

## L'ÉTERNELLE ACTUALITÉ DU PROBLÈME JUIF

Il n'est pas question ici d'étudier le problème juif sous ses aspects profanes par rapport à une philosophie « naturelle » de l'histoire. Bien entendu, les destinées religieuse et socio-politique d'Israël forment un entrelac tellement inextricable qu'il n'est absolument pas possible de scruter l'une sans tenir compte de l'autre ; bien plus que pour l'Irlande et la Pologne, le « sacré » domine ici le « profane », le façonne et l'« informe ». Encore est-il possible d'envisager ces convictions ancestrales dans une lumière purement rationnelle, empirique et positiviste. La phénoménologie de la foi se fait alors purement descriptive et « neutre ». Or, c'est dans une philosophie *supernaturelle* de l'histoire que nous allons tenter de circonscrire et de « situer » le destin juif ; nous ne voyons d'ailleurs pas comment nous pourrions agir autrement, sauf à créer sciemment – de toutes pièces et, quant à la probité de l'intelligence, avec un mélange de cynisme et de scepticisme – un mythe naturaliste : celui de l'histoire sans Dieu, dénuée de sens et de finalité. Il n'y aurait plus alors, à proprement parler, que des faits, ou plutôt des « événements ». Le *discours*, comme dirait Bossuet, serait rigoureusement impensable. Or, j'entends être un homme, *vir*, un mâle, et la neutralité n'est qu'une émasculatation de l'esprit. Le Verbe éternel – le *Logos*, « sens » vivant et personnel du monde, comme dit Soloviev – émet, non des *sons* indéterminés, mais des *noms* caractéristiques : ceux qui, dans l'éternité, nous font, au dire de l'Apocalypse, reconnaître par toute entité spirituelle.

Ce que ce Verbe énonce, écrit saint Paul aux Corinthiens, c'est le OUI. C'est cela seul qu'il profère : du positif. Il appartient à la créature libre et responsable, soit de Lui faire écho, soit de Lui répondre NON : telle est son autonomie souveraine. Grâce à la forte et suave omnipotence de la Grâce, même un NON peut se transformer en OUI ; car un NON, c'est encore une affirmation : celle du contraire. Il n'y a qu'une seule chose, si l'on peut même en l'occurrence parler d'une « chose », qui soit à jamais stérile, parce qu'inexistante, parce que mensongère apparence d'être : c'est le OUI-ET-NON, la neutralité. Aussi, dans l'Apocalypse, le Christ-Verbe nous affirme-t-Il que les neutres, loin de les *proférer*, Il les « vomit de sa bouche ».

Ceci précisé pour « les sages de cet éon », comme dit saint Paul, et pour les Catholiques qui, n'aimant pas « se mouiller », se compromettre avec le Crucifié, apportent un zèle prudent à « se conformer à cette époque » (Rom, 12:2), demandons-nous quel est le sens du destin juif à travers quatre mille ans d'histoire.

\*

\* \*

Il ne fait aucun doute pour le Chrétien, puisque l'Écriture tout entière en apporte tant et plus l'assurance, qu'Israël ait été le peuple élu, choisi par Dieu dans un triple but :

1° Amortir en quelque sorte la Chute du genre humain — inaugurée par Adam, mais indéfiniment continuée par ses descendants — en constituant une réserve (saint Paul dirait :

un *reste*, Napoléon : un *dernier carré*), en freinant la dégradation de l'espèce, en la contrecarrant, en la ralentissant, en suscitant dans notre espèce au cours des siècles des éléments de régénérescence et de reconquête surnaturelle. L'Épître aux Romains constate qu'au témoignage de l'Ancien Testament, Dieu – qui, dans ses rapports avec les hommes use des moyens les plus adéquats, les plus propres à nous transformer sans faire violence à la souveraineté de notre libre-arbitre, et Se fait humain, agit en homme, avant de Se faire homme (Exode 33:11) – Dieu donc n'a pas cessé d'agir par le truchement de personnalités rayonnantes et de minorités dynamiques. D'où, l'apparition répétée de « restes », comme dit l'Apôtre, d'îlots au milieu du déluge, de centres où la Grâce neutralise l'infection démoniaque, on dirait en termes guerriers : de « positions de repli », où la race vaincue par les forces mauvaises, refoulée, peut reprendre haleine, se refaire et se regrouper, recevoir du renfort en vue d'une contre-offensive ultérieure. Israël tout entier doit, par son histoire même, « témoigner sans cesse devant les nations » païennes, alors même qu'elles « suivent toutes leurs propres voies » (Actes, 14:15). Dans le peuple juif, Dieu S'est constitué comme une humanité de réserve, en vue d'un *new deal* anthropogénique, qu'il ne s'agit pas de se représenter à la façon d'un coup de théâtre, d'une violation de l'histoire par un *Deus ex machina*, mais d'une utilisation de l'histoire par un *Deus ex caelis*, Se faisant tellement « tout à tous » qu'il a fini par Se faire homme.

2° Les généalogies du Christ que nous donnent Luc et Matthieu nous font voir en Israël le sol ingrat – pierreux, mais profondément bouleversé, labouré par ses bienheureux désastres, et fertilisé par la rosée de la divine Présence, de la *Demeure* ou *Schékhinah* – d'où « s'élèvera devant Yahweh mon Serviteur comme un frêle arbrisseau, comme un rejeton qui sort d'une terre *desséchée* » (Isaïe 53:2). L'humanité nouvelle à laquelle participent les Chrétiens, c'est, non pas une création flambant neuve, purement et simplement substituée à l'ancienne qui n'eût rien réparé, rien guéri, rien restauré, mais l'humanité d'Adam, des Patriarches, de la Vierge Marie, fleur suprême d'Israël, transmise par un filtrage de quarante-deux générations<sup>1</sup> au définitif Adam, Jésus-Christ. C'est cette nature-là que le Sauveur assume, en vertu des décrets providentiels, c'est elle et nulle autre qui paraît à Dieu la plus propre à Le révéler, sous forme humaine, de sorte que, sur le trône céleste, « à la droite de la Majesté », glorifié certes, mais à jamais « le même Jésus-Christ, hier, aujourd'hui, éternellement » (Hébr, 13:8), C'EST UN JUIF QUI SIEGE. Il y a tout juste 1800 ans, au témoignage d'Origène, le païen Celse ricanait déjà : « Philosophe ou patricien de Rome, on t'invite, suprême sagesse, à te prosterner devant un Youpin ! »

Mais cette apostrophe haineuse nous met sur la piste du troisième motif d'élection divine. Saint Paul nous le révèle d'ailleurs sans aucune obscurité dans l'Épître aux Romains : de même que, sous l'Alliance nouvelle, l'accès des Païens, ces cadets prodiges, au Royaume de Dieu doit, au cours d'une ère dont le Père seul connaît (et détermine) la durée, provoquer

---

<sup>1</sup> Matthieu, comme chacun sait, contracte et « télescope » la généalogie du Seigneur, de manière à la réduire 42 générations. Il s'agit donc d'un chiffre symbolique. On le trouve à la fois dans l'Apocalypse, où il désigne « un temps, et des temps, et un demi-temps », c'est-à-dire le caractère passager, fugitif malgré les apparences et l'impatience humaine, de l'« éon » mauvais durant lequel les forces diaboliques livrent combat au « camp de Dieu » (l'un et l'autre Avènements du Messie y mettent fin).

chez leurs « aînés » juifs le retour sur soi-même, l'inquiétude, l'illumination, le repentir et l'émulation salutaires, ainsi, sous l'ancienne Alliance, l'inouï destin des Israélites, leurs prétentions extraordinaires et tout ce qui faisait d'eux, dans le monde antique, un « scandale » – mais le Christ, à son tour, sera « scandale », tant pour les Juifs que pour les « Grecs » – ainsi, dis-je, l'élection collective et comme nationale d'Israël avait-elle pour but de poser, devant la sagesse païenne, satisfaite d'elle-même et placidement insoucieuse du surnaturel, du transhumain, le problème vital du Dieu juge et rédempteur. Le véritable Sphynx obstruant la route du monde antique, c'est le peuple juif. Son mépris, sa hargne, son affectation de supériorité, son altérité provocante – analogue à celle de Yahweh, à ce que Hügel appelait the *otherness of God* — tout cela fait partie de l' « énigme », doit provoquer cet « étonnement », cette stupeur questionneuse où Platon lui-même voit le commencement de toute « philosophie »... tout cela contribue à la valeur de « signe » qu'a le peuple élu.

\*

\* \*

Maintenant, pourquoi sont-ce des Juifs que Dieu a choisis ? La Bible elle-même, toute entière Parole de Dieu, n'énumère-t-elle pas avec une significative et rude insistance les tares de ce peuple ? Les Psaumes, où s'exprime ce qu'il a de meilleur, manifestent aussi ce qu'il a de pire. Si, par les effets de la Grâce ordonnée à sa vocation, la ferveur de sa vie religieuse s'élève incomparablement au-dessus des plus nobles effusions païennes – il suffit de comparer le Psaume 118, où règne déjà l'esprit de saint Jean de la Croix, avec l'hymne à Zeus de Cléanthe ou les plus enthousiastes Oupanichads – par contre, dès qu'il s'abandonne à sa nature « humaine-trop humaine », sa bassesse naïvement cynique jaillit comme un flot de sanie. Mais, précisément, rien ne réfère au réel, loin des chimères et mirages de la « religiosité », comme une lecture attentive et vivante du Psautier. Rien de plus roboratif aussi, de plus stimulant. C'est, dans la torpeur d'une journée torride, une promenade en mer : l'iode et le brome vous montent aux narines, des jets d'embruns salés vous fouettent la face et vous réveillent. Ainsi, les Psaumes de David et d'Asaph mettent à nu, sans fausse honte, les entrailles de notre nature : *le déluge de la Grâce a passé, la terre révèle les secrets de ses Profondeurs.*

C'est comme pour la généalogie de Jésus-Christ : Tamar l'incestueuse, Rahab la prostituée, David l'assassin d'Urie et l'amant de Bethsabée, Salomon le fruit de l'adultère homicide et cependant l' « ami de Dieu » (2 Sam, 12:25), mais aussi apostat, vieillard libidineux et renégat, Joram l'idolâtre, Achaz sacrifiant ses propres fils à Moloch, Manassé l'évocat de larves infernales, composent dans cette filière, avec les Saints, avec les serviteurs fidèles de Yahweh, le limon bien humain d'où sortit le FILS DE L'HOMME : *ex quitus Christus secundum carnem... qui a salus ex Judaeis est ...* Ainsi du Psautier : Nietzsche en eût âprement dénoncé le *menschliches-allzumenschliches*... Rancune sournoise, impuissante et terrorisée (avec, parfois, de brusques cris de fureur, brûlants comme des jets de lave), couardise déconcertante et pitoyable, puérilement cynique, imprécations, invocations à la vengeance, déchaînements de malédictions, sitôt la situation retournée outrecuidance bravache, *schadenfreude* triomphante, appels féroces au talion, retours attendris sur soi-même, refus de toute espèce de pardon, miséricorde sans bornes envers soi-même, corrélation

de la fidélité envers Yahweh et des revanches terrestres, confusions du divin Royaume et des triomphes guerriers, confusion de la faveur céleste avec les réussites matérielles, enfin je ne sais quelles arrière-pensées, quasiment inconscientes et toujours puériles, de marchandage avec Dieu — sinon *do ut des*, du moins *do ergo da* – pourquoi méconnaître qu'on trouve ces traits, combien juifs et guère aptes à mobiliser la sympathie universelle, cette *'khoutspa*, ce *rôchess* et cette caricature avilissante de la *khokhma*, dans les 150 Psaumes de l'Ancien Testament ?

Mais aussi, qu'est ce qui pouvait attirer le *fiat* créateur, sinon l'absolue pauvreté du non-être ? Sur quel paratonnerre pouvait tomber la foudre de la Parole rénovatrice sinon sur cet autel de pierres nues, sans beauté, dures, brutes et pleines d'aspérités – douze en tout, comme les tribus d'Israël qu'elles symbolisent – qu'Elie, après la surnaturelle sécheresse de trois années, dressa sur le mont Carmel pour faire descendre, avec le Feu du ciel, la salvifique et vivifiante ondée qu'attendait une terre altérée : *rorate, cæli, desuper, et nubes pluant Justum ?*... C'est précisément la misère des affamés, dans le Magnificat qui leur vaut d'être renvoyés les mains pleines. C'est cette lie qui contribue au bouquet, ce fumier qui fait la saveur des fruits (car les vices ne sont que des beaux et puissants fleuves, détournés de leur cours). C'est de cette boue qu'Elohîm fait son image ; c'est, dit saint Paul, « par ce qu'il y a de plus ignoble et méprisable au monde, par ce qui ne compte pas, n'a pas d'existence et n'en mérite pas aux yeux du monde, que Dieu réduit à néant, détrône et bafoue ce qui prétend être, ce qui se cramponne à l'être, ce qui se pavane dans un être resquillé, obtenu par abus de confiance ; afin que rien de créé, aucune "valeur", aucun "humanisme", ne puisse se glorifier devant Dieu » (Cf. 1 Cor. 1:28, à peine paraphrasé).

Aussi l'omnipotence salvatrice de la Grâce éclatera-t-elle d'autant mieux qu'elle paraîtra plus surprenante, plus inattendue, plus « imméritée » (comme si nous pouvions, par nous-mêmes, rien mériter !)... C'est du sang de Rahab<sup>2</sup> l'*arrogante*, et la *turbulente*, que naîtra le Christ « doux et humble de cœur » c'est des Psaumes, si juifs, si pitoyablement humains – avec leur étrange Béatitude : *ô Babylone, bienheureux qui fracassera par terre la tête de tes bébés !* – c'est de ces Psaumes où l'adultère assassin se confesse en toute naïveté, comme un enfant, sans rien d'inconsciemment pharisaïque, sans jamais songer à « sauver la face » – pas plus qu'il n'y songeait en dansant tout nu devant l'Arche – c'est de là que, vers l'Unique, monte le plus magnifique hymne de gloire, le plus riche, le plus étoffé, le plus vrai, le plus sincère, le

---

<sup>2</sup> Rahab, la prostituée de Jéricho, en hébreu *turbulence* ou *arrogance*, c'est la caractéristique « nuque roide » des Juifs, la résistance toute charnelle de ce peuple, pour qui les dons divins ne sont qu'apanage ethnique ; rien d'étonnant que l'Écriture voie Rahab mystérieusement « demeurer en Israël jusqu'à ce jour » (cf. Jos, 6:25 ; Matt, 1:5). Mais Rahab signifie aussi large, accueillante, et la putain dont les bras se sont ouverts, (et les flancs offerts) à l'étreinte universelle — symbole aussi, selon quelques Pères grecs, de la nature créaturelle en ce qu'elle a de propre, avec sa nostalgie de l'indéterminé, du chaos originel, sa constante trahison envers l'Acte pur, envers l'unique Epoux – cette Rahab, donc, c'est à l'envers comme il convient, dans un miroir de boue, de cette boue qui est notre mère selon la Genèse – *per speculum in enigmatè*, au-delà de nos facultés intellectives – c'est, dis-je, l'antitype de Jésus-Christ, ouvrant sur la Croix ses bras et son flanc béant au genre humain et à la création tout entière (Rom, 8:9-22) (pour saint Paul, le Christ n'est que OUI. Rahab est Oui et Non). Rahab, personnage historique, se rattache au symbolisme biblique de la prostitution si capital (chez Osée, par exemple) au point de vue messianique, mystique et peut-être métaphysique ; car ce symbolisme vise peut-être, au-delà du péché, du domaine moral, l'abîme plus profond encore de la création, des rapports du non-être avec l'Acte Pur, problème de la sagesse et du chaos.

plus authentiquement humain, le plus précieux par conséquent, vers ce Dieu qui « sait de quoi nous sommes faits » (Psaume 102:14). De ces 150 Psaumes, qui forment l'essentielle substance du Bréviaire, tentons de résumer le sens...

« Tiens Seigneur Yahweh ! Nous voilà ! Tels que nous sommes : lâches, mesquins, envieux, geignards devant le danger, atterrés devant la mort, oublieux de Toi sitôt passé le péril, accrochés à tes basques (Isaïe 6:1) lorsqu'il menace, multipliant devant Toi nos serments d'ivrogne, fascinés cependant par cette vie terrestre et nous purléchant, après la graisse de nos assouvissements... Oui, ça c'est nous !

« Incapables par nous-mêmes de *croire* en Toi, vraiment et sincèrement, de voir cent-pour-cent ta main, ta volonté d'amour, dans l'incohérence et le sournois désastre de nos vies ; et quand bien même Tu nous l'infuses Toi-même, cette foi, jusqu'à la mort, nous dit Jésus, elle reste médiocre, chancelante et béquillarde...

« Incapables par nous-mêmes d'*espérer* en Toi vraiment et sincèrement, d'être plus certains que l'évidence, plus réels et plus fermes que l'événement, de jeter cette ancre de l'espérance (Hébr., 6, 19) avec une paisible hardiesse dans les profondeurs de ton amour...

« Et plus encore, par nous-mêmes incapables de *T'aimer* vraiment et sincèrement, de tenir à Toi plus qu'à nous-mêmes, de trouver en Toi plutôt qu'en nous nos motifs d'être, de vie et de joie, de nous coller à Toi sans cesse, comme au plus présent, au plus vivant, au plus attentif, au plus passionnément aimé des pères, des amis, les yeux fixés sur tes mains rayonnantes (Psaume 122:2) ; instinctivement, spontanément attentifs nous-mêmes et toujours en état d'amoureuse alerte : que veut-Il de nous ? comment Lui manifester notre amour ?...

« Tout cela, c'est au-dessus de nos forces, parce que nous ne *sommes* pas, nous *devenons*, c'est-à-dire que sans cesse nous *tentons* d'être, nous sommes à la fois *souvenir* et désir – regret, vaine crispation de la main sur ce qui s'écoule, à commencer par nous-mêmes, et mouvement, perpétuel élan – mais jamais réalité présente, *acquise*, possession tranquille et sans menace. Nous sommes fuite, et dissipation : qui n'amasse pas avec Moi se disperse, pourrait dire Jésus ; on dépisterait notre passage grâce à notre sillage de faiblesses, comme on mesure la puissance d'un volcan à la trajectoire de ses laves *refroidies*.

« Et les bras nous en tombent. Et combien la vanité de la prière, des mains élevées, de tout notre être même, de la création tout entière (Romains, 8:20), nous saisit parfois comme une tentation puissante, Seigneur, comme un irrésistible vertige ! Rien, alors, n'a plus de réalité pour nous : ni les évidents mirages d'ici-bas, avec leur amer arrière-goût de cendre ; ni ta faible lueur, apparemment éteinte en ces nuits d'ouragan. Rien ne paraît plus réel, alors, que la catastrophe même, que la mort...

« Eh bien ! nous voilà quand même devant Toi. C'est fou, c'est absurde, et notre raison si vite infatuée, notre orgueil, nos cœurs durs se coalisent pour n'y pas croire. Mais c'est ainsi, cependant, et c'est précisément ce qu'il Te faut, Père très clément : cet hommage de la boue, cette lassitude, cet aveu sans artifice de notre impuissance radicale, de notre incrédulité foncière : *cor contritum, et humilitatum non despicias*. Ô Toi, qui peux tout, sauve-nous pour la gloire de ton Nom, sauve-nous comme bon Te paraîtra, sans tenir compte de cette nature médiocre qui ne vaudra jamais rien (car la Grâce et la Sainteté, c'est encore Toi) !...

« Mais, plus s'affirme sous les cieux le triomphe du mal, plus moi-même je me sens comme submergé, étouffé, paralysé jusqu'au tréfonds par ce mal installé dans mes moelles,

plus donc je sombre et m'enfonce dans l'abîme, et plus, cependant, *j'accepte toutes choses*, y compris l'humiliation de mon état de péché, de ma « nuque dure », dénoncée par Moïse ton ami, parce qu'en *toutes choses, telles qu'elles* sont, éclate ta justice, parce que Toi seul les comprends et peux les juger, parce qu'au fond Toi seul es parfaitement compréhensible et translucide... si seulement mon œil était lumière, était « sain » (Matt. 6, 22) ...Plus, enfin, – quand bien même mes ennemis m'entraînent loin de Toi et qu'en moi se poursuit leur besogne de sape – l'inéluctable conscience de ma double faiblesse : néant créaturel et malice pécheresse, se heurte à ma protestation, se brise contre mon cri : Gloire à Toi, Seigneur ! Par ta volonté, par ton souverain bon plaisir, Tu as créé toutes choses. Cela est bien, comme Toi-même Tu l'as dit, et Tu l'as *fait* au seuil de la Genèse. Et au nom de toutes choses, à mon tour je prononce : Toi-même est bon, le seul bon, Maître et Père. A Toi seul le règne, la puissance, et la gloire !

« Tel est mon cri, mon véritable moi-même, qui me vient de Toi, et sans lequel je ne suis qu'une apparence, une absurdité posée dans la présence, un non-sens, un chaos subsistant par ta longanime patience. Ce qu'il a de bon ce cri, ce qu'il a de louange véritable, c'est encore Toi ; c'est ton Esprit (Romains 8, 26-27). Par moi-même, je ne suis rien, et j'en suis heureux ; car, en ma déficience paraît victorieusement ta Grâce. Au delà de mes souffrances et de mes révoltes, j'acquiesce, je suis solidaire, j'approuve, je T'aime quand même, comme le je blessé sur la route de Jéricho pouvait aimer le Samaritain : languissamment, lâchement, mais certainement. Et cet amour en moi, c'est encore Toi. Alors que mes lèvres impures ont perdu tout droit, que dis-je ? n'ont jamais eu même la capacité de chanter ta gloire (Isaïe 6, 5), c'est Toi-même qui mets ce cri dans ma bouche. L'abîme appelle ici l'Abîme ; mes profondeurs de néant l'envergure inouïe de ton amour (Ephés, 3:18-19) ...

« J'ai eu faim de réalité, d'être vrai, et Tu m'as donné cette nourriture. J'ai eu soif de pérennité, de vie, de rafraîchissement essentiel, et Tu m'as désaltéré. J'étais, d'un bout du monde à l'autre, étranger, *hostis*, « homme du dehors » (Ephés 2:12.19), exilé dans les « ténèbres extérieures », « sans espérance dans un monde sans Dieu », et Tu m'as recueilli comme un « concitoyen des Saints », comme un de tes familiers (*ibidem*). J'étais nu, comme Adam mon premier Père après la chute, nu comme l'informe chaos avant la fécondation de l'Esprit, et Tu m'as doublement revêtu : d'abord d'une forme, d'une limite, d'une essence qui me précise et me situe dans l'être, et par là je participe au Verbe, à ta Memra énonciatrice de « noms » distincts, et ensuite de ton Christ, du Messie, condescendance et compassion subsistante de ton Verbe. J'étais malade, ébranlé par les portes du Schéôl, malsainement attiré par mon originel non-être – le seul trésor qui me soit propre, qui soit de mon fond, et là même ne se trouve que trop mon « cœur » (cf. Matt, 6:21) – et tu m'as visité, ta bonté et ta philanthropie se sont manifestées (Tite, 3:4) ; depuis toujours, tu ne cesses de te communiquer à moi et j'attends ardemment ta définitive visite. Enfin, j'étais en prison : dans cette chair déchue, corruptible, au sein du monde qui ne Te connaît pas, sous l'empire de Satan, faisant le mal que je hais, ne faisant pas le bien que j'aime, « ceint par autrui, mené où je ne veux pas », et Tu m'as délivré par ta présence, par ta *Shékhinah*, en venant près de moi : en ce monde, même, en plein Royaume du « fort armé » que Tu dépouilles, Gloire à Toi ! »

\*  
\* \*

Cette présentation de l'homme à Dieu, comme une impure hostie, mais une hostie quand même et volontaire, acquiesçante même quand elle se rebelle et « regimbe contre l'aiguillon » (Actes, 9:5) – *ad Te nostras etiam rebelles compelle voluntates*<sup>3</sup> – cette présentation comme une préfigure de l'Hostie vraie – « pure, sainte, immaculée » dit le Canon de la Messe – elle est d'autant plus émouvante pour le Cœur éternel que l'homme est plus démuné, plus guenillard et malade. *Et c'est cela, les Psaumes ; c'est cela, le sens transhistorique du destin juif sous l'Ancienne Alliance. C'est le cri des lépreux rencontrant Jésus : « Fils de David, sauve-nous ! » C'est l'aspiration sans bornes de notre nature, même déchue : « Je crois, Seigneur, mais viens en aide à mon incrédulité... J'espère, mais viens en aide à ma languide espérance... J'aime, mais viens en aide à ma tiédeur. Viens en aide, adjuva... Et le Psalmiste insiste : ad adjuvandum me festina ! Viens, intervien, viens vite ! La Bible entière s'achève, dans l'Apocalypse, par cet ineffable soupir, qui doit déchaîner finalement les cataractes de la Miséricorde : veni, veni citius ! « L'Épouse et l'Esprit gémissent : Viens, viens vite ! » Oui, hâte-Toi de me secourir. Non pour me faire atteindre et réaliser je ne sais quel idéal humaniste, mais pour ta seule Gloire, pour cette Gloire à laquelle je puis contribuer sans y rien ajouter, comme l'image du miroir à l'original : « non pas à nous Yahwey, non pas à nous, mais à Ton Nom seul donne gloire », à ce Nom qu'en nous-mêmes Tu veux sanctifier, alors même que, dans la langue des créatures déchues, sanctifier se prononce *crucifier* !*

Mais pourquoi, s'est-on demandé, est-ce Israël que Dieu a choisi pour être son témoin dans le monde antique ? Il avait cependant le choix : la Chine placide, sereine, immuablement fixée en des traditions métaphysiques qui ne manquent, à distance, pas de grandeur ; l'Inde extatique et spéculative des Védas, des Pouranas et des Oupanichads ; l'Iran tout épris de pureté, de droiture, de sincérité ; l'Égypte, dont le panthéon sert d'iconostase aux mystères d'un monothéisme débouchant sur une eschatologie d'une haute portée morale, la Grèce, dont le rayonnement intellectuel et le culte de la beauté sous la forme symbolique eussent pu servir d'attrayant et universel canal de la Révélation ; Rome, enfin, où l'idée de loi, de règle, d'ordre et de conformité, aussi prisée qu'en Israël, eût disposé, pour s'imposer à la terre entière, d'une capacité vraiment unique de conquête, d'apaisement dans la force et d'assimilation réciproque. Or, toutes ces civilisations, les unes brillantes et les autres puissantes, Dieu, qui semble ignorer les splendeurs de l'humanisme, en fait fi pour leur préférer ces Hébreux incultes, grossiers, sensuels et têtus, hargneusement hostiles à toute beauté, eux dont la Loi de Moïse prévoit et réprime, comme des transgressions quotidiennes, les crimes d'inceste, de rapt, de sodomie et de bestialité. On peut répondre avec saint Paul, dans le chapitre IX de l'Épître aux Romains, en rappelant l'incompréhensible grandeur de Yahweh, comme aussi les bornes de notre intelligence. Le fameux apologue du Potier, auquel le vase d'argile serait-mal venu de demander : « Pourquoi m'as-Tu fait ainsi ? » annonce déjà, chez l'Apôtre, la notion de « justice occulte » chez saint Augustin. Ce Père, en effet, met en lumière, si l'on peut dire, par

---

<sup>3</sup> Cinquième dimanche après la Pentecôte : Secrète de la messe.

un procédé qui relève du « clair-obscur » cher à Rembrandt, la mystérieuse nature de la « justice » en Dieu (il s'agit ici de la « distributive »). En Lui, pas de compartiments, mais l'absolue simplicité, la parfaite homogénéité. Sa justice participe donc à son incompréhensibilité, au point qu'elle peut se manifester, dit le grand Docteur d'Hippone, par des actes qui, s'ils étaient accomplis par des hommes, seraient qualifiés d'injustes, Dieu tenant compte de motivations incalculables, dont l'a plupart nous échappent.

Cependant, parmi les principaux *leit-motiven* qu'on retrouve à travers la Révélation tout entière, il y a celui que résume le Psaume 104 : « Ô Yahweh, tes œuvres sont innombrables, mais Tu les as toutes faites avec sagesse ! » Et il s'agit, précisément, d'une Sagesse révélatrice, dont le Psaume 18 affirme qu'elle parle une langue sans équivoque, à laquelle on ne peut se tromper, et dont l'Apôtre, au seuil de l'Épître aux Romains, prononce qu'elle nous rend la « déité » même de Dieu et son « éternelle puissance » si « manifestes », si « visibles » qu'on ne peut pas ne pas Le « connaître », et qu'à Lui refuser l'hommage on est « inexorable », dénué de sens, « vain », foncièrement chaotique, axiologiquement inexistant (Romains 1:18-23). C'est donc « avec sagesse » que Dieu choisira les témoins de la Première Alliance comme Il choisira ceux de la Seconde. Car dit saint Paul, « ce que le monde tient pour fou, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les sages ; ce que le monde tient pour rien, c'est ce que Dieu a choisi pour confondre les forts ; ce qui, dans le monde, est perdu de réputation, sans la moindre influence, ce qui (pour le monde) n'est rien, c'est ce que Dieu a choisi pour réduire à quia, pour anéantir ce qui (pour le monde) est : afin que rien de créé ne se glorifie devant Dieu » (cf. 1 Cor, 1:27-29). Et d'ailleurs, à tous ces défauts, à ces tares même, le peuple juif fait contrepoids par une vertu, au sens premier du mot *virtus* ou « force » : IL EST EXCESSIF. Telle est la Grâce inouïe que Dieu manifeste en la faiblesse de cette nation (cf. 2 Cor, 12:9-10). Ce qui, somme toute, consomme son « impossibilité », ce qui le rend décidément insociable, intraitable, une « plaie », *c'est ce qui peut faire sa grandeur*, et qui ne nous manque que trop, aujourd'hui, à nous, Catholiques infiniment tolérants, sociables, traitables, si bien élevés, si gentils, si modestes, que l'Antéchrist lui-même s'écrierait, à nous voir, comme Guillaume de Prusse à Reichshoffen : « Ah ! les braves gens ! » Car nous sommes si *braves*, comme on dit aux enfants... Qu'est-ce donc que cette « vertu » des Juifs ? La passion du joueur osant risquer le pari pascalien... Ce TOUT OU RIEN que nous, Chrétiens, nous retrouvons, mais surnaturellement « passé à la limite », élevé à la transcendance, dans les paradoxes tranchants du Sermon sur la Montagne, dans ce que saint Paul appelle la « folie de la Croix », dans la formule classique de l'auteur de la *Montée du Carmel* : tout et rien, *todo y nada*, tout de Dieu, en Dieu, par Dieu, mais rien dans la créature comme son bien propre et de par sa puissance propre. N'est-ce pas le Sauveur Lui-même qui S'exclame : « Tu n'es ni bouillant, ni glacé ; plutôt à Dieu que tu fusses bouillant ou glacé ! Mais, parce que tu es tiède, parce que tu n'es ni glacé, ni bouillant, il se pourrait bien que Je te vomisse de ma bouche » (Apoc, 3:15-16). Un Christianisme placidement satisfait de soi-même, pas « fanatique » pour un sou, soucieux d'être correct et poli avec la « Divinité » – et « soucieux », c'est encore trop dire – une religion qui s'exprime par la fameuse formule : « Dieu n'en demande pas tant... Il est si bon ! » une pseudo-religion mollasse, modérée, médiocre, tiède, inerte, indifférente, le Christ nous avertit, dans l'Apocalypse, qu'un pareil faux-semblant Lui donne la nausée !

Mais, précisément, cette tiédeur est un phénomène exclusivement chrétien, une sclérose de *beati possidentes*. C'est notre anémie pernicieuse à nous, Catholiques. Israël, lui, n'a jamais été que « bouillant » ou « glacé ». Le Pharisien lui-même, modèle de Juif pieux selon l'idéal rabbinique, est rempli d'une ardeur combattive : le Christ et ses premiers disciples en ont su quelque chose ! Il surabonde d'un « zèle aveugle », comme dit saint Paul, et donc « amer », ajoute saint Jacques ; Jésus constate qu'il franchirait les mers, ne fût-ce que pour faire un seul prosélyte : seulement, continue le Sauveur, chez lui, Juif par excellence et typique, le don de force, charisme spirituel des convertisseurs, s'est fait orgueil, de sorte qu'il « fait » un converti à sa propre image... Mais la puissance, le mordant, la fougue, la frénésie passionnée au service d'une conception religieuse même fautive, on l'y trouve, et l'excès même dans le mal témoigne que l'excès dans le bien reste possible. C'est ce témoignage-là qui fait tout le prix des Psaumes, où se découvre le tout de l'âme juive, et qui déconcertent notre médiocrité bourgeoise par l'aveu sans fard et l'étalage naïf des tares hébraïques, mais d'où jaillit aussi comme une lave d'adoration, brûlante, fervente, d'une force et d'une intensité presque frénétiques. Moïse, à plusieurs reprises, prophétise que la puissance explosive de cette dynamite spirituelle aura ses aberrations catastrophiques. Ce qu'elle manifeste au plus haut degré, c'est la souveraine liberté de l'esprit, en vertu de laquelle, si Dieu pose dans l'être la créature inférieure sans qu'elle « ait son mot à dire », sitôt qu'il s'agit de la créature spirituelle elle-même se *com-pose* aussi dans la présence. Le *fiat* créateur n'est pas, alors, qu'un simple commandement ; il est appelé aussi, élection « naturelle », à quoi répond le *fiat mihi* de l'esprit hypostasié ; la créature a, cette fois, « son mot à dire », et c'est l'écho qu'elle fait au Verbe qui l'énonce, elle : c'est le « nom » que, d'après l'Apocalypse, elle porte éternellement, toujours connu de Dieu seul, et d'elle aussi, mais après le Jugement final qui la révèle pleinement à elle-même.

Cette liberté, exprimée au premier chef par cette *com-position* dans l'être qui comporte le risque d'une intentionnelle *auto-position* – et c'est alors orgueil ontologique, la présomption d'aséité, péché de Satan – ce qu'elle a d'excessif, d'intraitable chez le Juif à la « nuque raide », comme dit Moïse, c'est la vertu même, la *virtus*, que Dieu prise en ce Saül, superpharisien fanatique et intolérant, dont Il fera Saint Paul : « Je suis Jésus que tu persécutes ; il n'est pas bon pour toi de *regimber contre l'aiguillon* » (Actes 9:5) ... Ce « paradoxe » d'un peuple choisi à la fois pour sa force simultanément sauvage, endurente, enthousiaste et butée, sombre et joyeuse, aveugle aussi dans sa frénésie et pour l'ignominieuse et médiocre bassesse de sa nature, si souvent et durement dénoncée par Moïse et les Prophètes – d'où pour lui des humiliations sans nombres – ce choix, dis-je, met à nu le « jeu » serré qu'ose risquer ce Dieu, dans la bouche duquel le Fils de son éternel amour ose mettre le mot PEUT-ETRE (Luc, 20:13). C'est exactement ce que doit symboliser le rite capital de la *Circoncision*. Puisque saint Paul établit à plusieurs reprises, et avec une vraiment significative, un parallèle entre ce sacramental et le baptême qu'il préfigure, c'est donc que la Circoncision signifie, elle aussi – mais sans la réaliser directement, *ex opere operato*, comme l'immersion baptismale – le passage d'une vie sans dieu, à travers la mort du terrestre, à une vie en Dieu, avec Dieu, par Dieu et pour Dieu. Il s'agit, sous l'Ancienne Alliance comme sous la nouvelle de « dépouiller » l'homme d'en-bas pour « revêtir » l'homme d'en-haut (dans le Baptême, par sa vertu propre, qui nous incorpore au Christ comme ses membres, dans la Circoncision, par la foi du récipiendaire, qui le fait bénéficiaire, devant ce Dieu qui ne connaît qu'un éternel

Maintenant, des mérites du Fils incarné). La foi d'Abraham lui fut imputée avec sa circoncision ; c'est pour récompenser ce crédit absolu fait à Dieu qu'il « reçut le signe de la circoncision comme sceau de la justice qu'il obtenue par la (seule) foi quand il était encore incirconcis » ; il est donc « le père de tous ceux qui ont la foi, bien qu'ils soient des Païens incirconcis, de sorte que la Justice leur est imputée ». Quant aux juifs, aux circoncis, Abraham est leur père, mais uniquement s'ils « marchent sur les traces de la foi qu'avait » le Patriarche « lorsqu' il était encore incirconcis » (Romains, 4:10-12). Ainsi c'est l'acte de foi d'Abraham dans la vivante et subsistante parole de Dieu, dans la Memra, dont le nom terrestre sera plus tard Jésus-Christ, que Dieu choisit de tenir pour équivalent à l'état de justice, qu'Il accepte comme son substitut...

\*

\* \*

On sait que la tare adamique, l'humaine incapacité par rapport au monde surnaturel, se transmet par la communication même de la vie. Chacun de nous, lorsqu'il est conçu par ses parents, ce n'est pas une nature improvisée, spécialement créée de toutes pièces à son usage, qu'il reçoit en partage, mais une humanité déjà « marquée », déterminée, qui lui vient du fond des âges, charriant sur son parcours tous les apports successifs des ères post-lapsaires. Les faits moraux et psychophysiologiques – amour familial, hérédité, etc. – attestent que la vie des hommes est *une*, et dans *tous* les domaines, à commencer par ceux qui sont spécifiquement humains, et transmise de génération en génération. Si Dieu seul appelle à l'être le sujet, la personne, par contre, le père selon la chair, lui, ne peut infuser à son enfant que sa propre vie, déjà qualifiée, conditionnée, orientée. La nature humaine qu'il lui confie en dépôt pour des transmissions ultérieures, ce n'est pas dans sa condition abstraite et idéale, mais sous sa forme actuelle et concrète, telle qu'il la possède lui-même. Cette conception, la Genèse la confirme de façon frappante : elle commence par nous révéler qu'Adam a été créé « comme le reflet de Dieu et pour Lui devenir de plus en plus semblable »<sup>4</sup> ; mais elle nous dit ensuite qu'Adam déchu engendra Seth « comme son propre semblable et pour devenir de plus en plus son reflet » (Ge, 5:3). Il vaut la peine de comparer la structure de ces deux textes. Dans le premier, l'*ombre* ou *reflet* (comme dit l'hébreu), l'image (comme s'expriment le grec des Septante et le latin de la Vulgate), est donnée, une fois pour toutes imprimée : Dieu retrouve toujours en l'homme, et de toute façon, ce qu'Il y a mis de Lui-même – « son esprit », dit la Genèse (2:7 et 6:3), c'est-à-dire sa spiritualité, sa nature d'esprit, en ce qu'elle a de communicable à la créature – mais la *ressemblance*, le « devenir ce qu'elle est », comme dit saint Ambroise, l'« actuation » de tout ce qu'implique l'« image », c'est affaire de réalisation graduelle, d'effort, de mouvement, non plus d'état, mais d'action : cela doit se conquérir<sup>5</sup>. Or, nous ne sachions pas qu'on ait jamais observé l'inversion du binôme *image-ressemblance* dans Genèse 5:3, où Adam, déchu, engendre un fils chez qui, dès la conception, se trouve comme un état,

---

<sup>4</sup> Genèse, 1:26, si l'on tient compte des nuances de l'Hébreu, d'après les interprétations targoumiques (les Pères grecs se sont inspirés de ces vues pour leur anthropologie biblique).

<sup>5</sup> Grâce aux études du R. P. Congar et de Mme Lot-Borodine, tout le monde connaît, aujourd'hui, cette notion fondamentale de l'anthropologie patristique : le binôme image-et-ressemblance.

comme une seconde nature, la *ressemblance* de la condition tarée, alors que l'image, ou condition première, essentielle, doit être à son tour conquise, ou plutôt recouvrée, par l'effort et l'action. Mais le mouvement subversé, inversé, transmis à Seth par Adam, cette tendance active, cette propension dynamique, en acte, qui désorbit l'homme quant à Dieu, c'est ce que le vocabulaire appelle la *concupiscence*, qui est à la *tare originelle* ce que la ressemblance divine est à l'image. Elle passe du père au fils par le truchement de la conception.

Or, de même que, malgré la Chute et même pour nous en faire remonter la pente, l'union conjugale – ce *mystère* ou *signe* divin par excellence, selon saint Paul – greffe notre vie sexuelle, expression de l'amour animant le composé humain tout entier, sur le circulus même de l'infinie dilection suprême au sein de la Création, ainsi Yahweh, le Dieu de cette Alliance que toute la Bible présente comme un mariage, a voulu préfigurer le salut par l'Incarnation de son Fils, lorsque, S'engageant envers Abraham et sa postérité par sa Promesse, Il en a lié pour ainsi dire le bénéfice à la transmission par les voies chair. Celle-ci, principe de concupiscence depuis la Prévarication première, devenait, au moins symboliquement – comme préfigure d'une Naissance future à Bethléem – un signe de justice, un moyen de s'engager sur les chemins la « ressemblance » divine. La formule même de la Promesse cimente dans un soluble amalgame l'Alliance de Dieu avec la lignée du Patriarche et la « *circoncision* dans la chair, signe de cette Alliance » (Genèse 17:11). Rappelons-nous bien que, par « lignée », il faut entendre, non la descendance physique comme telle, mais ceux-là seuls, parmi les individus, que la prescience divine a élus : le cadet Jacob, par exemple, et non l'ainé, l'élu de droit selon les prévisions humaines, Esaü. On sait aussi que le « signe » est dans l'Écriture, une réalité du monde phénoménal qui nous rend manifeste la présence du Suprême en elle, et « par » elle, par son canal. En l'occurrence, la réalité de la Circoncision, ce qui lui confère valeur, sens et portée – la *res* de ce rite, de ce sacramental – c'est l'Alliance, c'est-à-dire l'acte par lequel l'homme est promis à la justification, voué derechef à la « ressemblance », ce but devant s'atteindre par un processus admirablement décrit par saint Jean-Baptiste, le dernier des grands Prophètes juifs : l'homme « diminue », décroît, « meurt » comme dira saint Paul, afin qu'en lui Dieu « croisse » et S'épanouisse (nul, dit Yahweh à Moïse dans l'Exode, ne parvient à cette réciproque immanence sans « mourir » à tout ce qu'il a de séparé, d'individuel). Comment la Circoncision signifie, pour les « enfants de la promesse », l'octroi de la Grâce pour l'amour de la « Semence » à venir, c'est-à-dire du Christ, comment elle notifie, aux bénéficiaires de l'Alliance, l'immanence d'un ferment dynamique, grâce auquel l'*image* en eux s'épanouit en *ressemblance*, c'est ce que démontre la mystérieuse complexité du discours tenu par Dieu au XVII<sup>e</sup> chapitre de la Genèse. Pour bien marquer qu'une vie nouvelle commence pour le couple patriarcal, qu'ils sont comme suranimés par une personnalité nouvelle, Il modifie significativement leurs noms. ABRAM, contraction d'*Abiram* (en hébreu : père grandiose, père magnifique), devient ABRAHAM, qu'on traduit d'habitude par : père de la multitude, ce qui se dit en réalité *Ab-hamon* ; mais n'oublions pas que le Patriarche est d'origine babylonienne et qu'en son pays natal *raham* est le participe passé du verbe *ramou*, aimer. De même, SARAI, c'est-à-dire « ma princesse », la compagne préférée du chef, devient SARAH, « la Princesse » : sa dignité, ce n'est plus de partager la couche patriarcale, mais d'être, pour un innombrable peuple spirituel qu'elle doit à l'intervention divine, la Dame de *tous*. Les deux nouveaux noms ont été formés par l'introduction dans l'ancien radical de la lettre Hé, qui figure deux fois dans le *schem-*

*hamephoresch* ou très-saint Nom de Iêvé : Iod-Hé-Vau-Hé... « J'écrirai sur lui le Nom de mon Dieu, le Nom de la Cité de mon Dieu, mon Nom nouveau » (Apoc, 3:12). Entre le Couple patriarcal, en qui l'auteur de la Promesse considère d'ailleurs toute la Progéniture à venir, donc vous et moi, et d'autre part Dieu même, c'est un rapport incomparablement plus intime et tout neuf qui s'ébauche. On sait qu'en Kabbale la deuxième et quatrième lettre du Tétragramme *Iêvé*, donc le *Hé*, représente, non le Sujet absolu comme Iod, ni le Souffle divin (*Rouach-haQodesch*) comme Vau, mais ce qu'il y a de communicable en Dieu, sa nature en tant qu'elle est principe de tout l'être, ce que les sophiologues russes, depuis Soloviev, appellent la théanthropie, l'humanité céleste. L'inclusion du *Hé* dans les noms d'Abraham et de Sarah semble une allusion voilée à l'Incarnation, que leur élection prépare. Car l'Alliance débouche, à son terme, sur cette « participation à la nature divine » dont parlera saint Pierre ; elle a pour garantie, pour Signature divine, cette Circoncision que l'Apôtre appelle « le sceau de la justice » (Romains 4:11). Il ne s'agit pas là d'un Sacrement justifiant par son efficace propre, mais d'un simple symbole, d'un signe extérieur, authentifiant pour ainsi dire d'une manière visible et socialement incontestable la condition de justice accordée au Patriarche pour répondre à sa foi. On ne peut dissocier, dans cette inauguration de l'Ancienne Alliance, Abraham et Sarah d'Isaac et de la Circoncision ; mais la synthèse intégrant ces divers facteurs n'apparaît clairement, son but, son sens, sa portée, ne se manifestent que sur la colline de Moriah, lorsque Abraham s'apprête à sacrifier « son unique », qui lui est plus cher que sa propre vie, puisqu'il est le premier rejeton d'où doit sortir toute la lignée choisie. À choisir entre la Promesse et la Foi, le Patriarche n'hésite pas : c'est Foi qu'il préfère. Tout le drame d'Israël, c'est d'avoir sacrifié la Foi à la Promesse... Mais, en se mutilant l'organe sexuel, en s'humiliant, en s'anéantissant en quelque sorte dans cette chair même qui doit assurer par la transmission de la vie l'accomplissement de la Promesse, déjà le Patriarche immole virtuellement, par sa propre circoncision, l'enfant qui doit naître encore, celui par qui doit lui venir pourtant une postérité « d'âge en âge », « plus nombreuse que les étoiles dans le ciel et que les grains de sable au bord de la mer », et que couronnera le Messie en personne...

Le rite dont nous étudions ici le symbolisme – tentative qui n'a jamais été faite jusqu'à présent – était pratiqué par toutes les peuplades voisines des Hébreux, sauf par les Philistins, à qui l'on faisait honte de leur carence. C'est aux garçons de treize ans qu'il conférait quasi-liturgiquement le statut de nubilité ; il y faut voir le préliminaire obligatoire du mariage, nul n'étant tenu pour mâle s'il n'avait subi l'ablation du prépuce. Mais les Juifs ont inauguré la circoncision des nouveaux-nés. Cette anticipation, de treize ans prématurée, manifeste – comme le fut le cas plus tard pour le Baptême chrétien, conféré d'abord aux adultes, puis aux nouveaux-nés – ce rite de virilité, reporté de la puberté à la venue dans ce monde, manifeste ainsi, dis-je, une compréhension nouvelle, lucide et précise, du caractère rigoureusement sacré qu'il fallait, désormais attribuer à ce « mystère », en tant que « sceau de la justice », comme dit Paul. Il ne s'agit plus seulement, pour les Hébreux, d'initier l'adolescent aux réalités du mariage – « reflet », dans l'Antiquité païenne, des hiérogamies divines et des fécondations cosmiques – mais de symboliser l'Alliance réellement et pleinement *conjugale*, conclue entre Yahweh et l'Église hébraïque – ce dernier thème sera repris par la plupart des Prophètes et parfaitement explicité par la doctrine du Sauveur, de saint Paul et de l'Apocalypse sur l'Église, Épouse du Christ – il s'agit, dis-je, de symboliser effectivement les Noces de Dieu et de Sion par celles des couples individuels, comme il appert, par exemple, du

Cantique des Cantiques et des Psaumes nuptiaux : le 44<sup>e</sup> et 45<sup>e</sup> par exemple (45<sup>e</sup> et 46<sup>e</sup> dans la numérotation hébraïque).

Le rite naturel prend donc un sens surnaturel ; il s'agit moins, pour chaque Hébreu de se préparer physiologiquement à *son* mariage – dès sa naissance – que de participer au mariage de l'Époux divin et de Jérusalem, donc de parvenir, grâce à l'Alliance, elle-même signifiée par la miraculeuse fécondation de Sarah, épouse de la Promesse bien plus que de la « nature », à la vie déifiable. Par un symbolisme mieux adapté, on circoncirait donc les nouveaux-nés. Et cette ablation parle sans équivoque : « Ne croyez pas, dit-elle, descendants physiques d'Abraham, qu'il vous suffise d'en être issu selon la chair pour avoir part à la promesse. Dans son incompréhensible condescendance, Dieu, tenant compte de la faiblesse humaine, daigne associer sa Grâce à l'accomplissement de certains gestes déjà populaires. Mais Il n'est pas l'esclave de ces formes, comme les *djinn*s des peuplades voisines, asservis à telle ou telle incantation magique. S'Il Se donnait Lui-même en nourriture, le bénéficiaire sans foi, sans fidélité, ne mangerait que sa propre damnation. Ne vous glorifiez donc pas, comme s'il était dans vos prises, du don spirituel que transmet votre chair. Elle qui, par sa propre efficace, ne communique que la dégénérescence d'Adam, l'infinie Miséricorde lui donne de convoier l'élection... je dis bien *convoier*, non pas certes : *conférer*. Et, puisque le privilège dont vous jouissez par le truchement de la chair vous porte à la surestimation charnelle, à l'infatuation ethnique et génésique, que la blessure, l'ablation, l'offrande sacrificielle de votre chair, que la mortification des régions sexuelles, que l'immolation symbolique de cet organe viril par quoi se propagent, croyez-vous, les enfants de la Promesse, vous soient comme un mémorial perpétuel d'humilité ! » Saint Paul dira plus tard que la circoncision phallique n'est rien, si elle n'est pas le « signe » manifestant la « circoncision du cœur », le dépouillement, le détachement, la mise à nu sous le regard de Dieu, la « pauvreté » de la Première Béatitude. Abraham, justifié pour avoir cru, a été ensuite circoncis pour rappeler à jamais cette justification par la foi.

Telle étant la portée surnaturelle de ce rite – mais, de ce sens spirituel, que savent les crétiens ricaneurs de l'antisémitisme, qui citent le Talmoud sans connaître l'hébreu et méconnaissent la « folie de la Croix » tout autant que la Loi de Moïse ? Qu'en savent, hélas, les juifs aveuglés et sclérosés ? — telle étant la valeur « mystique » de ce sacramental sans lequel on ne pouvait se considérer comme Juif, comme élu de Dieu – au point que Yahweh frappa Moïse pour avoir négligé de s'y soumettre – on voit immédiatement quelle rancœur barbouillé d'alibis pieusards, quelle rage sanctimonieuse dut susciter Jean-Baptiste, lorsqu'à la progéniture purement physique d'Abraham – qui « se vantait », dit Saint Paul, de thésauriser farouchement le monopole de l'Alliance – le dernier des Prophètes Juifs déclara : « De ces pierres mêmes, qui jonchent le désert, Dieu peut susciter des enfants d'Abraham ! » (Matt, 3:8-9 ; Luc 3:8). À plusieurs reprises, le Talmoud souligne qu'aux yeux de Yahweh un seul Juif vaut tous les peuples de la terre. On lit au IV<sup>e</sup> Livre d'Esdras (5:55-59) « O Seigneur, c'est pour nous et à notre profit que Tu as créé le monde. Quant à tous les autres peuples, bien qu'ils soient issus aussi d'Adam, ils ne sont rien d'autre que du crachat ; leur surabondance est pareille à la goutte qui fait déborder le vase. Or, vois Seigneur, toutes ces nations, qui sont moins que rien, elles commencent à nous dominer et à nous dévorer. Mais nous, qui sommes *ton* peuple, nous, ton Fils aîné, ton Fils unique, ton Monogène, ton Adorateur par excellence, nous sommes livrés entre leurs mains. Or, puisque le monde n'a été créé que pour nous et

notre usage, pourquoi l'univers entier ne nous appartient-il pas comme notre patrimoine ? Combien de temps ce (scandale) va-t-il encore durer ? »... Mais que répond Jérémie ? – « Ainsi parle Yahweh : Améliorez vos voies et vos œuvres ; ne vous fiez pas aux mensonges de ceux qui vous disent : C'est ici le Temple Yahweh ! » Et Isaïe : « Écoutez ceci, maison de Jacob, vous qui vous réclamez du nom d'Israël, mais sans sincérité ni droiture ; car ils se vantent de leur Ville sainte, ils allèguent le Dieu d'Israël, Yahweh-Tsébaôth ». Enfin Michée : « Vous avez en horreur la justice, vous pervertissez ce qui est droit, Maison d'Israël ; mais vous dites : Yahweh est au milieu de nous, le malheur ne saurait fondre sur nous » (Jér. 7:3,4 ; Isaïe 48,2 ; Michée 3:11).

\*

\* \*

Or, l'élection divine, dont la circoncision devait rappeler que, tout en utilisant les réalités de « chair-et-sang », elle ne leur doit rien, les Juifs, dit l'Apôtre, « s'en sont glorifiés » comme d'un monopole inamissible, Dieu ayant pris à leur égard des engagements dont Il est le prisonnier. Tout le chapitre IX de l'Épître aux Romains est consacré à réfuter cette prétention. Car les juifs objectaient à saint Paul : « Ta Bonne Nouvelle, nous la rejetons. Alors, puisque les *goyîm* l'acceptent, ou tu répands un message de mensonge, ou Dieu ment à sa Promesse ». À quoi l'autre, rappelant les « cas » d'Isaac et de Jacob, réplique « Tous ceux qui descendent d'Israël ne sont pas pour cela le véritable Israël. Sans doute, ils sont la postérité d'Abraham, mais ils ne sont pas tous ses enfants ; car les enfants de la chair ne sont pas ceux de Dieu. Le dessein de Yahweh procède de son libre choix, à jamais inaliénable » (Romains 9:6-13).

Or, qu'est-il arrivé ? Après tant de siècles, quelle a été la réaction des hommes à l'égard de l'Alliance ? Les Païens, qui l'ignorent et n'ont donc pu s'y conformer, se sont cependant mis en règle avec Dieu, mais à leur insu, en vertu d'un acte implicite de foi. Israël, par contre, s'imaginant que l'observance minutieuse de sa Loi conférait la justice, non seulement n'a pas réussi à plaire à Dieu, mais n'a même pas pu satisfaire aux innombrables exigences de la Loi. Sans aucune illusion sur leur dignité propre, les Païens ont accepté le message prêché par les Apôtres : ils ont CRU, et « cela leur fut imputé à justice », comme jadis la foi d'Abraham à ce Patriarche (Romains 4:3). Car ce fils d'Adam, « mort en quelque sorte » par rapport à la vie surnaturelle, c'est *par la foi* qu'il est devenu le père d'une postérité innombrable (Hébr, 11:8-12). Mais ses descendants selon la chair, s'ils possédaient, à l'encontre des Païens, une Loi proposant la justice (d'ailleurs sans l'opérer), au lieu d'y voir le « pédagogue » menant au Christ – âme, vie, but et, dans ce sens, « fin » de la Loi (Gal, 3:24) – ils ont rejeté le Messie et n'ont donc pas obtenu cette justice que seule confère la foi en Lui. Or, chaque sacrifice lévitique n'avait de sens, de valeur que par rapport à l'éternel Agneau. Observe-t-on la Loi lorsqu'on manque de cette foi dont le regard plonge au delà de cette Loi ? Mais, fascinés par cette Loi qui consacrait (croyaient-ils) leur monopole, la plupart des Juifs se sont si myopement attachés à son observance méticuleuse que, le Christ venu, au lieu de découvrir en Lui la réalité vivante préfigurée par elle, ils se sont heurtés à Lui comme à une pierre d'achoppement (cf. Matt, 11:16 ; 13:57 ; Jean 6:66).

Ainsi se trouva réalisée la prophétie d'Isaïe : « J'ai mis, dit Yahweh, comme fondement en Sion une Pierre : choisie, précieuse, éprouvée, solidement posée. Qui s'appuiera sur elle avec foi ne se dérobera pas... (Elle) sera pour vous un sanctuaire, mais aussi une pierre d'achoppement, un rocher de scandale pour... Israël... Beaucoup trébucheront, tomberont et se briseront » (Isaïe 2:16 ; 8:14-15). Au lieu de bâtir sur cette Pierre d'angle, ils la rejettent et, du coup, « se dérobent » eux-mêmes au salut : « Jésus leur dit : N'avez-vous jamais lu les Écritures : la Pierre rejetée par les bâtisseurs est devenue le sommet de l'angle ?...C'est pourquoi Je vous dis : le Royaume de Dieu vous sera enlevé, pour être donné à un peuple qui, lui, en produira les fruits. Celui qui tombera sur cette Pierre se brisera, et celui sur qui Elle-même tombera sera fracassé » (Matt, 21:43-44).

Ce qui, pour le Sauveur comme pour l'Apôtre, ruine les bases de l'espérance juive, c'est le manque de foi. Saint Paul ne conteste pas l'ardeur de ses congénères, leur « zèle » : c'est même l'intensité volcanique de leur nature qui permet d'entrevoir le pourquoi de leur élection. Mais « ce zèle est aveugle, sans connaissance » (Romains 10:2). Ce qui leur fait défaut, c'est une juste appréciation des réalités divines, ce que le Sauveur appelle un « œil sain » (Matt, 6:22), et qui canaliserait cette énergie dans le sens voulu. Cet instinct de l'invisible permet seul de « connaître la justice de Dieu », c'est-à-dire les voies choisies par Yahweh pour nous faire accéder à l'état d'innocence recouvrée. Or, les juifs, « faisant fi de la justice de Dieu, parce qu'ils cherchent à établir leur propre justice, ne se sont pas soumis à celle de Dieu, car le Christ seul est l'aboutissement de la Loi, en vue d'être justice pour tous ceux qui croient » (Rom, 10:3-4). Autrement dit, l'Incarnation a mis un terme à toute *loi* morale comme telle, tout précepte extrinsèque sans racine ni germe vital au cœur même des « assujettis ». Désormais, le statut conféré par le pardon divin, l'état de l'homme en règle avec la Source vivante de toute valeur morale, la « justice », accordée à la foi, est à la portée, non plus d'une collectivité charnelle, mais de quiconque, Juif ou Païen, adhère au Christ, est membre de son Corps. En Jésus-Christ, la Loi se trouve à la fois par-faite, dépassée, abolie et consommée : le sort du Chrétien dépend, non plus de la Loi, mais de la Grâce (Rom, 6:14 ; cf. 3:8 ; 6:1). Sous l'Ancienne Alliance, Israël, dit le Psaume 31 (suivant la numérotation juive), « n'obéissait que manœuvré par le mors et le frein comme le cheval, comme la mule sans intelligence ». Il y fallait la Loi, code externe de préceptes imposé sous la menace de sanctions variées. Or, par l'Incarnation, le Verbe assume notre nature anarchique, constamment rebelle, et la transforme à fond par l'infusion de la Grâce. Désormais, dit Jésus, nous ne sommes plus des serviteurs, astreints au conformisme, mais des *amis*, des collaborateurs bénévoles, animés par cette dilection que « répand dans nos cœurs l'Esprit-Saint » (Rom, 5:5 ; Jean 15:15). *Le Chrétien veut ce que veut Dieu*. Ce qu'il aime, c'est précisément d'accomplir la volonté divine. Dès lors, la Loi n'existe plus pour lui comme telle, comme un code extrinsèque, hétérogène, auquel il se soumet à contre-cœur, parce que, dorénavant, ce qu'elle enjoint, c'est cela même qu'en lui l'« homme intérieur », l'« homme nouveau », *désire*. Saint Paul écrit aux Colossiens : « Le réquisitoire dressé contre nous par la Loi, avec toutes ses obligations, le Christ l'a totalement anéanti, en le clouant à la Croix » (car l'amour par Lui manifesté transcende infiniment la Loi, dont sa spontanéité rend vain le caractère contraignant). Dieu peut donc nous traiter en amis, en fils, non plus en esclaves si peu sûrs qu'un règlement draconien doit régir leurs moindres démarches. Son attitude à notre égard ne sera plus celle d'un censeur, d'un surveillant, sévèrement attentif à dépister le plus humble accroc fait à la règle, mais celle d'un père,

débordant d'une confiante, indéfectible et miséricordieuse tendresse (cf. Gal, 4:5-7 ; rom, 8:3-4.15-16 ; 10:4).

\*  
\* \*

Comment Israël a-t-il reçu la Bonne Nouvelle ? Pour saint Paul, l'incrédulité de ce peuple n'a pas d'autre cause que son obstination coupable, à travers siècles, et dénoncée par Moïse et les Prophètes, à faire fi des avances divines. Il est absurde d'imaginer qu'après avoir, depuis Abraham, reçu le bienfait de la Révélation, la race élue se trouverait tout à coup sans un atome d'« intelligence » (cf. Luc 24:12), à l'égard d'une extension parfaissant et couronnant cette révélation. D'ailleurs, ajoute l'Apôtre, cet Évangile, des milliers de Païens l'ont déjà compris et accepté. Les Écritures l'ont prédit : cette cécité volontaire des juifs, pourtant comblés de privilèges, et cette humble réceptivité, cette « pauvreté spirituelle » des Païens, dont on eût pu s'attendre à ce qu'ils manquassent d'« intelligence », tout cela n'a rien d'inattendu. C'est ce que la Vierge a entrevu dans le Magnificat : « Les indigents, Dieu les a remplis de biens ; mais les riches, Il les a renvoyés les mains vides ». Au seuil même de son histoire nationale, Israël provoque la « jalousie » de Yahweh par son incorrigible attirance vers les cultes immondes des peuplades avoisinantes. Alors, Dieu provoque à son tour la « jalousie » des Juifs en appelant à sa connaissance et à son salut les *goyîm* : « J'exciterai votre jalousie contre un peuple qui n'en est pas un ; Je provoquerai votre colère contre une nation privée d'intelligence » en ce qui Me concerne, Moi, votre Dieu (Exode 32:21). À ce texte de Moïse, l'Apôtre en joint un d'Isaïe « Ceux qui ne Me cherchaient pas, Je Me suis laissé trouver par eux ; à ceux qui me demandaient pas, Je Me suis manifesté ; J'ai dit : Me voici ! Me voici à cette nation qui ne portait pourtant pas mon Nom ». Mais, pour les Juifs, « tout je jour, j'ai (vainement) tendu les mains vers ce peuple rebelle, qui ne cesse jamais de (Me) contredire ; il marche dans un voie mauvaise, au gré de ses propres pensées... Il me provoque en face et sans arrêt... Et Je lui dis : Retire-toi loin de Moi, ne M'approche pas, car Je suis saint pour toi... Voici, c'est écrit devant Moi : Je ne Me tairai point, qu'ils n'aient reçu leur rétribution ; Je n'aurai pas de cesse que Je n'aie sanctionné leurs iniquités, avec celles de leurs pères. Ainsi parle Yahweh : Je leur donnerai le plein salaire de leur conduite » (Isaïe 65:11-7).

C'est ici que l'Apôtre aborde le thème tragique et pathétique du destin juif à travers l'avenir ; n'oublions pas que, pour nous, Chrétiens, c'est l'Esprit même de Dieu qui parle... Israël s'est donc excommunié lui-même ; dès lors, « est-ce Dieu qui a rejeté son peuple ? Non, certes », mais l'inverse : la « folie » de l'Amour infini a eu le tort de ne pas se conformer aux normes rationalistes de la *Chockmah* rabbinique (cf. Rom, 11:1). Il s'agit donc, non d'une réfection, mais d'une défection. Ce n'est pas Yahweh qu'il faut réconcilier avec Israël, mais Israël avec Dieu. Mais cette apostasie n'est que partielle et provisoire, de sorte qu'en dernière instance « tout Israël sera sauvé » (Rom. 11, 26), non la nation comme telle, comme réalité de « chair-et-sang », comme *Qahal*, c'est-à-dire en vertu de l'identité « peuple = Église », mais les individus appartenant à cette ethnie en tant qu'ils sont membres, non d'elle – puissance terrestre vouée à la disparition comme tous les phénomènes de ce bas monde (1 Cor, 7:31) –

mais de la Jérusalem d'en-haut, de l'éternelle Église, manifestée, depuis l'Incarnation par le Corps mystique de Jésus-Christ.

L'apostasie des Juifs ses contemporains n'a rien qui puisse étonner Paul. Sous le règne d'Achab, la quasi-totalité d'Israël abandonna le vrai Dieu pour se ruer avec enthousiasme vers les idoles chananéennes. Sept mille fidèles, au témoignage d'Elie, formèrent alors « le reste que Yahweh S'était réservé » ; encore furent-ils obligés de pratiquer son culte en secret. Il en est de même aujourd'hui, continue l'Apôtre : « C'est un reste (constitué) suivant (le principe de) l'élection, (et celle-ci se fonde) sur la Grâce » ou faveur souverainement immotivé de l'Amour divin (Rom, 11:2-5). Ceux des Juifs qui sont devenus membres du Corps mystique ne peuvent donc avoir mérité ce privilège par des « œuvres » quelconques. Toute l'histoire d'Israël est faite de choix successifs et gratuits. Il en va « de même, encore à présent », pour l'Alliance nouvelle (Rom, 11:5). Il s'est d'ailleurs toujours agi, pour Yahweh, de trouver avant tout dans le peuple élu l'*instrument* de ses desseins providentiels à l'égard de l'humanité entière, et, *subsidiatement*, le *bénéficiaire* de ces vues. Israël a été choisi, comme race, non pour être sauvé, mais pour contribuer, comme cause instrumentale, au salut du monde, et, *ce faisant*, opérer son propre salut. Mais de telles considérations sont repoussées avec horreur et mépris dans les innombrables propos rabbiniques que nous a transmis le Talmoud. C'est là ce que l'Apôtre appelle tantôt la *sclérose* de l'âme juive (Rom, 9:18), tantôt sa *calcification* (Rom, 11:8). Et d'alléguer, en guise de preuve, des textes du Deutéronome, des Psaumes, d'Isaïe. La masse, comme au temps d'Elie, s'est donc endurcie, pétrifiée, ossifiée (en grec : *pôrôsis*). Quelques-uns, cependant, le « reste » (comme sous le règne d'Achab), loin de croire gagner le ciel « par leur propre justice » (Rom 3:5) c'est-à-dire à force d'accumuler les bonnes œuvres, ont cru dans l'efficace toute-puissante de la Croix, reçu le Baptême, eu part à la vie du Messie et de la sorte, « obtenu la justice » (Rom, 11:7). Mais qu'advient-il des autres ? Leur chute est-elle irrémédiable ?

\*

\* \*

Résumons la pensée de l'Apôtre : l'actuel éloignement d'Israël, qui renie son propre Messie, favorise providentiellement le ralliement des Païens au Christ. Ce succès de l'Évangile, qui fera tache d'huile à travers le monde, alors qu'il doit son expansion contre-nature au phénomène mystérieux qui suivit d'environ 48 heures la mort du Crucifié, ne peut manquer de prêter à réflexion. Le culte de l'Unique, du seul vrai Dieu, du Yahweh proclamé par Moïse et les Prophètes, ce n'est pas le peuple juif comme tel qui l'a répandu dans le monde entier : ce sont les Apôtres ; ainsi, le rêve messianique s'est effectivement réalisé ; mais de manière transcendante, purement spirituelle, morale, mystique : C'est ce qu'ont reconnu des auteurs juifs comme le rabbin Soloveïtchik, Montefiore, Klausner, avec des réserves hargneuses le fameux Elie Benamozegh, plusieurs collaborateurs de la *Jewish Encyclopaedia* et de l'*Encyclopedia Judaica*, sans parler de mon aïeul, Jacob Frank, disciple du Baal-Schem, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle. Pour l'apôtre, le succès de l'Évangile ne peut manquer d'agir finalement sur les Israélites comme un réactif salutaire... De plus, la perpétuité de leurs malheurs doit leur apparaître comme un signe ; ils comprendront enfin le sens et la portée des réquisitoires et adjurations intarissablement répétés par Moïse et les Prophètes. Ils découvriront l'origine de

tous leurs déboires : cet orgueil qui les fait, dit saint Paul, « se vanter » et « se glorifier » de Dieu, de l'Alliance, de la Loi, des Patriarches, comme de *possessions*, de biens leur appartenant par un monopole exclusif. Quoi ? Dieu Lui-même ? Ouvrons donc, dans l'édition de Venise, le Targoum sur le Cantique des Cantiques (5:10), ou le traité talmoudique *abhodah Zarah* (sur l'Idolâtrie) au folio 3 B : nous apprendrons que Dieu S'instruit, le jour, en étudiant la Loi, et, la nuit, en lisant la Mischnah, commentaire rabbinique de la dite Loi. Il préside le Sanhédrin céleste, où siègent les rabbins par ordre d'éminence ; on y analyse l'Halakah ou recueil des traditions, et l'on prend des mesures d'après les principes établis par cette collection (*Babha Metsia* ou Porte mitoyenne, 86 A). Depuis la chute de Jérusalem, Dieu ne rit plus, mais pleure en secret ; trois fois par nuit, Il rugit comme un lion ; les deux larmes qu'Il laisse tomber dans la mer sont la cause des tremblements de terre (*Chaghigah*, sur les Offrandes aux trois Grandes Fêtes, 5 B ; *Berakhôth*, des Bénédiction, 3 A ; 59 A). Dieu prie, d'après une interprétation rabbinique d'Isaïe, 56:7 : Il S'excite Lui-même à la prière, mais au bénéfice des seuls Juifs (*Berakhôth*, 7 A). Il porte le châle rituel ou *tallith* et les phylactères, suivant l'exégèse rabbinique d'Isaïe, 62:8. Dieu Se soumet même aux purifications rituelles : lorsqu'il est descendu en Égypte, Aaron a dû Le laver de sa souillure (*Schemôth Rabba*, sur l'Exode, 15). Ce charmant épisode est déduit du Lévitique, 16:16. Après avoir enterré Moïse, Dieu, derechef impur, a dû prendre un bain de feu : telle est l'interprétation rabbinique de Nombres, 31:23 et d'Isaïe, 66:15. Dès lors, à part les prosélytes judaïsés, la masse païenne n'a même pas à être convertie : elle sera conquise et soumise. Vienne le triomphe du Messie : ils seront tous Plongés dans le néant (*Pirqué de Rabbi Eliezer*, 34). Dans les traités *Abhodah Zarah*, 2:3, et *Tanchouma* (midrasch sur le Pentateuque), 71, Dieu, entouré des Anciens d'Israël, juge les Païens dans la vallée de Josaphat ; une polémique inouïe, d'une violence vraiment stupéfiante, entrecoupée d'invectives ordurières de part et d'autre, s'ensuit entre Dieu et les païens, ceux-ci reprochant à celui-là sa partialité envers les Juifs ; le Seigneur finit par proclamer qu'Il Se tient pour obligé à l'égard d'Israël, qu'Il n'a créé les autres peuples que pour pouvoir les détruire, et autres gentilleses qui me laisseraient rêveur quant à la capacité de malédiction propre à certains rabbins, si je n'avais pas moi-même, à Breendonk en 1941, été fauché, anéanti, du moins en intention, par les anathèmes de certains co-détenus talmoudistes à qui mes prières muettes mettaient l'écume aux lèvres.

Si le peuple juif, comme tel, comme personnalité collective et « tout » national, avait immédiatement accepté l'Évangile, il est (humainement parlant) probable que, jamais le Christianisme n'aurait pu se libérer des langes où la Loi le tenait étroitement emmaillotté. Ne serait-il pas resté une religion restreinte, ethnique, exigeant de ses prosélytes païens la judaïsation totale de leur vie ? « Heureusement », Israël a rejeté Jésus-Christ. Dès l'assassinat de saint Étienne, éclate la persécution des Nazaréens ; du coup, la Bonne Nouvelle est, pour la première fois, enseignée aux Païens (Actes 11:29). Et c'est l'hostilité d'abord hargneuse, puis meurtrière, que Paul rencontre dans les Synagogues, qui l'amène à se tourner vers les Païens (Actes 13:46 ; 18:6). Ce qui provoque dès lors les grincements de dents, c'est la thèse paulinienne sur la valeur toute relative de l'israélité charnelle et de la circoncision, et sur la valeur absolue de la foi au Christ mort et ressuscité. Cette apostasie est un mal déplorable, d'où Dieu a su tirer un bien ; l'extension de son Alliance à tout le genre humain. Mais l'offre aux Païens du salut par la foi est une ruse adorable de la Providence, qui veut provoquer l'émulation du peuple toujours aimé, parce qu'il est celui des Patriarches. La christianisation

du monde païen n'est, à son tour, qu'un *moyen* destiné à sauver, presque malgré lui, l'Israël selon la chair (*Romains*, 11:13-14).

Ici, Paul se retourne brusquement vers ses convertis païens : « Que votre enthousiasme de néophytes ne vous grise pas ! Gare à l'outrecuidance juive ! Gardez-vous de mépriser mes ex-coreligionnaires pour avoir rejeté le Christ ! Après tout, voici des siècles qu'ils sont membres de l'Église et ils lui appartiennent encore de droit, alors que vous, les tard-venus, vous y avez été introduits par tolérance, grâce aux passe-droits de la Miséricorde infinie. Cette grâce qui vous est faite, c'est un moyen indirect de convertir mes propres compatriotes ; ne vous pavanez donc pas outre-mesure ! Au surplus, si leur faute a fait la richesse du monde, combien plus leur relèvement total sera-t-il pour vous une source de surabondance ! Car si leur rejet a eu pour effet la réconciliation de l'univers, que sera leur retour en grâce, sinon (vraiment) *une vie d'entre les morts* ? » (paraphrase abrégée de *Romains* 11:11-15). On a voulu voir dans ces derniers mots une allusion à la résurrection de la chair qui doit accompagner le Second Avènement de Jésus-Christ. L'Apôtre ne parle pourtant pas de résurrection mais de vie, de *zôê* ; or, dans le Nouveau Testament, et surtout chez saint Jean, ce terme désigne la « vie éternelle », cette « participation à la nature divine » (2 Pierre, 1:4) qui, purement intemporelle et qualitative, peut et doit s'épanouir en nous dès cette vie terrestre. La *zôê* qui doit, comme dans la vision d'Ezéchiel, redresser l'immense armée des « morts », c'est *spirituellement* qu'il faut l'entendre. Dix versets plus loin, saint Paul confirme cette interprétation : l'Église historique, empirique, date d'Abraham ; elle a connu deux phases : la judéo-nationale et la christo-catholique. Cette Église, c'est l'olivier cultivé par le divin Jardinier ; elle a pour racines les Patriarches, et si la majeure partie de ses branches, desséchée, morte, en a été retranchée, si des greffons sauvages, d'origine païenne, ont été miséricordieusement entés sur la souche antique, c'est pourtant toujours la racine patriarcale qui les porte toujours, et non l'inverse ! Les rameaux coupés l'ont été pour leur incrédulité ; les greffés ne subsistent sur l'arbre que grâce à leur foi... Qu'au lieu de s'enorgueillir aux dépens des juifs, ils « tremblent » ! Ils sont entés, après tout, sur un Olivier qui, primitivement, n'était pas le leur ; quant aux branches retranchées, Dieu « sévère et bon », peut s'Il le veut, les greffer, derechef « sur leur *propre* olivier » (*Rom*, 11:16-24). Entre les vieux rameaux vivifiés et réentés sur leur propre souche, et cet arbre mutilé, douloureusement privé de ses branches, la communauté de vie ne dépend pas uniquement des desseins formés par le Jardinier, comme c'est le cas pour les nouveaux greffons. Il y a connaturalité, plain-pied, *koinônia* naturelle ; Hugues de Saint-Victor parlait d'une sainteté naturelle, propre au peuple juif. Une Église où la tradition d'Israël s'épanouirait au même titre que celles de l'Orient byzantino-slave et de l'Occident latin redeviendrait le Tabernacle de la Parole biblique, la Mère des prophètes, la Patrie d'une Liturgie vivante, et comme jadis au temple de Jérusalem, *Rouach-haQodesch*, l'Esprit de Yahweh, *Demeure* ou *Schékhinah*, l'Auteur même des charismes dans la primitive Église encore judéo-chrétienne, s'y manifesterait visiblement comme dans la prophétie de Joël.

\*

\* \*

Et voici finalement la clé du *mystère* (Rom, 11:25) ; car c'en est un, pour que la destinée des Juifs, au même titre que l'Incarnation... La majeure partie d'Israël, depuis que ce peuple *comme tel*, comme organe et moyen *national* de salut, s'est révolutionnairement dérobé à sa vocation, est atteinte, par sa propre faute, d'une sclérose du cœur et de l'intelligence, qui persistera pendant tout le temps que les Païens seront amenés et rassemblés dans le bercail du Bon Pasteur. Aussi longtemps que doit durer la conquête du monde non-juif, Israël restera, *comme nation*, fixé dans cette étrange mentalité qui l'empêche de voir dans le Christ l'accomplissement des promesses faites à la « postérité d'Abraham » et des espérances énoncées par les Prophètes. C'est l'ère, pour les Juifs des mirages, des pseudo-messianismes, des *ersatz*. C'est *ainsi* – pendant les siècles où, dans le monde païen, les individus sont incorporés à l'Église, jusqu'à ce que soit complété le nombre des élus non-juifs – « c'est *ainsi* que tout Israël sera sauvé » (Rom. 11, 26), non comme entité nationale, mais homme par homme. Non pas tous les Juifs ayant jamais vécu, ni même tous ceux d'une époque encore à venir, mais tous ceux qui, depuis Abraham, *ont fait partie du véritable Israël*, celui des Promesses, *celui de l'Esprit*. Deux textes de l'Épître aux Romains sont ici déterminants, l'un et l'autre au chapitre XI : les versets 13-15 et 25-26. Dans le premier de ces deux passages tout verbe manque ; c'est l'équivalent d'un indicatif présent, énonciateur d'un principe toujours valable : « Si l'aliénation, l'éloignement (*apobolê*) des Juifs (est, équivaut à, procure) la réconciliation du monde, qu'(est-ce que, à quoi équivaut, que procure) leur réintégration, sinon une vie (tirée, surgie) les morts ? » Aucune allusion eschatologique à quelque « moment » de l'histoire où le temps se cristalliserait en « apocalypse ». Par contre, évidente est l'allusion à la vision d'Ezéchiel XXXVII. Mais cette résurrection se manifeste partout et chaque fois que « l'Esprit » ranime et suranime les « âmes gisant sans vie ». Avant même la Pentecôte, Jésus signale que l'« heure est déjà venue, où les morts (spirituels) ressusciteront, etc.. ». Quant à notre second texte, il affirme que, l'Israël simplement charnel sera « partiellement ossifié », frappé de *pôrôsis* (artériosclérose de l'âme) – cet endurcissement « est arrivé » déjà, il acquis (*gegonen*) – « tant (= aussi longtemps) que la plénitude des Païens ne sera pas entrée » dans l'Église. Or, si, durant cette période, c'est l'ensemble des Gentils qui se trouve appelé, les Juifs, eux, ne sont « sclérosés » qu'en partie (*apo mérous*). Ainsi, tout au long du « temps des nations », et des Juifs et des Païens « entreront » dans l'Arche. Et « c'est ainsi que tout (le véritable) Israël *aura été* sauvé », durant toute cette période (futur passé grec, non pas *lusetai* mais *luthesetai*, équivalent du futur antérieur français). Il s'agit d'une action qui se réalisera certainement et sans tarder : telle est la nuance du verbe grec. Quand l'ensemble des Païens providentiellement élus et prévus atteindra sa limite, *ipso facto* TOUT Israël *aura été* sauvé. Il n'y aura donc pas, à ce moment, de conversion massive et « catastrophique » de la masse du *peuple juif*, comme l'imaginent la quasi-totalité des exégètes. Au moment où il ne restera plus un Païen à convertir pour que soit « complété le nombre des élus » provenant de la Gentilité, la conversion d'Israël sera devenue (déjà) un fait acquis, un acte achevé. Mais, comme nous le verrons plus loin, *cet* Israël, le seul que veuille connaître Paul, est « le véritable Israël », celui « de la Promesse », non pas « l'Israël selon la chair », mais « l'Israël de Dieu », composé de « circoncis » ET d' « incirconcis » (Romains 9:6-8 ; 1 Corinth, 10:18 ; Galates 6:16).

On ne voit donc pas pourquoi la prophétie paulinienne de Romains XI s'appliquerait exclusivement aux « Derniers Temps ». Dans l'Épître aux Hébreux, le même Apôtre nous

démontre, aux Chapitres VIII-X, que la réconciliation *individuelle* des Juifs, de tous s'ils le veulent, coïncide avec leur éloignement *comme peuple*, et qu'ils obtiennent la plénitude du pardon divin, pendant toute la durée de l'ère chrétienne. Là-dessus saint Paul conclut : *tous* les hommes sont rebelles et, donc, ont perdu l'accès à cette vie divine qui, normalement, n'est pas à leur portée. Ils sont donc, suivant l'expression de l'Apôtre, « emprisonnés dans leur rébellion », comme, dans l'ouvrage de Hinton, *A Romance in Flatland*, l'être à deux dimensions seulement est incarcéré sur une feuille de papier, si l'on trace autour de lui un carré : il n'a pas en sa nature de quoi recourir à la troisième dimension pour sauter hors du dessin par la verticale. Mais, si Dieu tolère cette séquestration des hommes dans la révolte, c'est pour pouvoir, lorsqu'ils auront « réalisé » à fond leur impuissance, étendre à tous sa miséricorde et les surélever surnaturellement dans une dimension nouvelle de l'esprit (Rom. 11:30,32). Mais, pour qu'il opère dans les âmes le bouleversement préalable à toute instauration d'un ordre vrai, l'indispensable constat d'impuissance doit jaillir de l'expérience et s'imposer, aux Juifs comme aux Païens, comme l'indubitable leçon de la vie, comme une donnée de l'histoire. D'où l'extraordinaire dialectique de l'Amour divin, passant de la dégénérescence à la rédemption, de la thèse à la synthèse, par une double thèse : l'élection des Juifs « provoquant la jalousie » des Païens, et réciproquement. Paul distingue entre l'économie universelle du salut et l'élection ethno-historique du peuple juif. Celle-ci doit s'insérer dans le schème incomparablement plus vaste de celui-là, qu'elle doit contribuer à réaliser. Or l'appel de *tous* les hommes, individuellement pris, au Royaume de Dieu, est un libre choix, dont l'économie est transcendante. La fidélité des Juifs envers Yahweh ne sera donc qu'un élément de la salvation planétaire. Mais Israël a renversé l'ordre des deux termes, subordonne l'universel au particulier, l'esprit à la lettre, le point de vue spirituel à la perspective juridique. C'est la seule clé possible des quatre versets lyriques par lesquels s'achève ce fameux chapitre XI de l'Épître aux Romains, de ce rappel des « profondeurs inexhaustibles », de l'« insondable incompréhensibilité », bref, du caractère apophatique, absolument mystérieux que manifestent les « voies » et les « jugements » de Dieu (Rom. 11:33,36). Le Yahweh qui, dans le Saint des Saints, au Temple hiérosolymite, exigeait pour sanctuaire la solitude, le silence et les plus profondes ténèbres – ni fenêtres, ni torches – qu'a-t-il de commun avec le Grand Manitou déiste, anthropomorphe et « démontable » des traités talmoudiques.

La conversion d'Israël, c'est-à-dire, au cours des siècles, l'entrée dans l'Église d'individus de plus en plus nombreux, équivaut donc, lorsqu'elle atteint sa plénitude, à la restauration du judaïsme prophétique, à l'épanouissement de la Mystique ébauchée par les Kabbalistes et surtout par les *Chassidîm*. Notre christianisme lui aussi sclérosé possède aujourd'hui ses docteurs de la Loi et ses chevaliers de la stricte observance, sa primauté des « œuvres » et son rationalisme religieux. La présence, au sein de l'unique Église, à côté d'une latinité, d'une orthodoxie orientale et de chrétientés « indigènes » à peine nées, d'une *juiverie* catholique, d'une église israélite – au même titre que « tels » rites anatoliens – réaliserait enfin le pressentiment d'Ezéchiel : « voici ce que murmure la maison d'Israël : nos os sont desséchés, notre espérance est morte, nous sommes perdus !... Mais voici ce que dit le Seigneur Yahwey : je vais ouvrir vos tombeaux, Je vous en ferai remonter, mon peuple, et vous ramènerai sur la terre d'Israël. Et vous saurez enfin qui Je suis, Moi, Yahwey, lorsque je vous aurai fait ressurgir de terre. Et, ce jour-là, Je mettrai en vous mon Esprit, et vous vivrez ; Je vous donnerai du repos *sur votre sol*, et vous saurez que, Moi, Yahwey, ce que Je dis, Je

l'exécute » (Ezech, 37:11,14). Ce « sol », cette « patrie », cette terre « meilleure » et préparée par dieu » est « céleste » : c'est au témoignage de l'Apôtre dans l'Épître aux Hébreux, l'Église. En ce jour là sera vérifiée une autre prophétie, mais celle-là de la Nouvelle Alliance : « Dans le Christ Jésus, la circoncision n'est rien, l'incirconcision n'est rien ; ce qui, par contre, est tout (dans le Christ), c'est d'être une créature nouvelle. Paix et miséricorde sur tous ceux qui suivront cette règle là, c'est-à-dire sur *tout* l'Israël de Dieu » (Galates 6:15-16).

Albert Frank-Duquesne